

Article

« Identité et nationalisme irlandais »

Timothy Sullivan

Horizons philosophiques, vol. 5, n° 1, 1994, p. 96-104.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800968ar>

DOI: 10.7202/800968ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

IDENTITÉ ET NATIONALISME IRLANDAIS

Au milieu des années 80, un conférencier irlandais visitant les États-Unis, parla des révisionnistes de l'histoire irlandaise, pour lesquels l'oppression irlandaise, les famines irlandaises, et la pauvreté irlandaise, n'ont peut-être pas été si terribles que cela, ni l'Irlande aussi catholique que l'on dit... Il ajouta que nous en sommes à ne pas savoir qui nous sommes. C'est le problème d'identité d'un peuple doté d'une longue mémoire. La révision de l'histoire n'est pas, bien sûr, un phénomène purement irlandais, mais se présente de façon plus ou moins importante où que les historiographes exercent leur profession. La connaissance historique, et, en particulier, la connaissance de l'identité d'un peuple, n'est jamais complètement réalisée. Un effort continu est nécessaire pour re-connaître le lien entre le passé et le présent. Les divisions au sein d'une société, en particulier celles de natures idéologique, politique et religieuse, influencent cette re-connaissance de l'histoire.

L'identité irlandaise devint problématique sous une administration coloniale, dont le péché principal fut un mépris pour un peuple assujetti, et qui par conséquent conçut qu'il était dans son intérêt d'éliminer l'identité nationale. De plus, les dix-huitième et dix-neuvième siècles exposèrent l'Irlande à de nouvelles formes d'organisation sociale. Le mélange d'un nouveau système économique et d'individualisme libéral ignora les unités sociales de base, telles que la famille et le clan, en faveur d'une société, dans laquelle le système de solidarité dut être remplacé par un système de concurrents, dont les standards communs furent l'utilitaire et l'intérêt personnel. Par ailleurs, l'économie et la culture domestiques furent sujettes aux changements internationaux. Les marchés internationaux de denrées, la production industrielle et l'urbanisation, supplantèrent les marchés locaux, l'artisanat et la vie rurale. À la place des notions traditionnelles d'excellence et de mérite, le bien-être matériel et la richesse furent mis en valeur. Tout ceci finit par constituer les enceintes d'un horizon social à l'intérieur

desquelles l'utilitaire fut la valeur la plus importante. C'était un monde dominé par l'esprit de commerce consistant d'acquisition et d'accumulation, de production, de distribution et de consommation.

En conséquence, nous voyons se développer en Europe au dix-neuvième siècle, un nouvel intérêt pour les cultures populaires, leurs festivals et costumes nationaux. Car à l'extérieur de l'Irlande, la transformation d'une société qui avait été affectée par la révolution industrielle, se traduisait par le déracinement des vies et des familles, la perte de contact avec son héritage, et des peuples qui devenaient privés de leur caractère traditionnel. Bien que les circonstances aient été variées, des efforts pour glorifier un système commun de valeurs, et pour protéger l'identité d'un peuple, étaient conçus pour transmettre la culture traditionnelle. Ces renouveaux se manifestaient dans des nationalismes à la fois culturels et politiques. Les influences du Siècle des Lumières, des révolutions en Amérique et en France, et des doctrines d'hommes de lettres, étaient manifestes. Cela mena à des conflits entre les systèmes individualistes-libéraux, préconisant la liberté de rechercher la supériorité économique, et les mesures socialistes-collectivistes, mettant en valeur la justice. Ce fut un conflit qui prit parfois une forme utilitaire plutôt que romantique. Ce qui se passait au niveau mondial, était l'embourgeoisement de la culture : l'établissement d'un monde social façonné d'après les intérêts et valeurs de l'entreprise commerciale. L'identité, ne serait-ce que par forfait, était en danger d'être comprise comme l'identité de masse. Face à cela, le nationalisme se fixa aux liens entre l'individu et la communauté, et à leur «mode de vie».

On avait un nom de famille et une identité de famille. Et le nom de famille était historique aussi bien que social ; voici une identité de groupe. Elle a son origine dans une région, un endroit, une terre, et c'est un ordre ethnico-culturel. Cet ordre est la naissance d'un «peuple». Cette communauté de vie laisse son empreinte sur ses membres, telle qu'elle se manifeste dans la langue, les moeurs et la tradition. Dans ce sens, il y a formation d'un individu par cette communauté de vie, et il paraît

en être le produit. Pour cette raison, la communauté est aussi originale que l'individu. Ceci donne de la solidarité au groupe, et donne également aux membres un sens d'être en harmonie les uns envers les autres. Puisque les membres d'un peuple, par définition, partagent une identité, une perturbation dans leur «mode de vie» est un affaiblissement dans les liens actifs qui les unissent, liens qui se produisent spontanément à un niveau pré-attributif de communion sociale. C'est pourquoi un groupe, dont les membres partagent une identité, n'est pas qu'un simple rassemblement d'individus. La divergence éternelle au sujet de la nature de la société, avec l'individualisme libéral la voyant consistant uniquement d'individus, ou au contraire le collectivisme socialiste réduisant l'individu à une simple pièce, est une dichotomie fautive. Au sein de la solidarité de l'individu et du «nous», se présente l'équivalente originalité de l'individu avec le social. Cette solidarité dépend des individus présents sans pouvoir être réduite à eux, et est à juste titre considérée comme la personnalité sociale ou communautaire d'un peuple. Le nationalisme s'est lié à la solidarité de la communauté de vie, reconnaissant en elle un dynamisme temporel.

Ce fut à la communauté de vie que le terme «âme nationale» fut apposé¹. En tant qu'âme de groupe, elle se manifeste dans les coutumes et moeurs. Pour les cultures populaires, ce fut dans la danse, l'art et le costume national. Tout ce qui peut s'enrichir et s'édifier en mythe, langage populaire «naturel», musique populaire, et le conte de fée sans structure, repose sur l'âme de groupe, mais est anonyme à sa source. Cette communauté de vie est un ordre ethnico-culturel, dont les traditions et valeurs forment l'identité d'un peuple.

On attribua le terme «esprit national» à la culture explicite et à la conscience qu'avaient d'elle les chefs de file littéraires, les

1. Max Scheller, *Problems of a Sociology of Knowledge*, trad. Manfred S. Frings, London : Routledge & Kegan Paul Ltd, 1980, p. 66-70. Scheller explique l'importance de deux catégories desquelles la sociologie du savoir ne peut se passer : «l'âme de groupe» et «l'esprit de groupe». Ces appellations ne sont pas des entités métaphysiques. «L'âme de groupe» est la base d'une identité dont la transmission est fondée sur des actions et expressions automatiquement imitatives, tandis que «l'esprit de groupe» se forme lui-même par des actes de co-expérience, spontanés, conscients, apparentés intentionnellement à leurs sujets.

pionniers et les modèles, car l'esprit de groupe n'apparaît que dans des représentants personnels². Entre eux et le «peuple», les liens tournent au mimétisme. C'est pourquoi l'imitation ou la «copie», avec la contagion psychique, sont des véhicules pour l'influence de l'esprit de groupe³. Chez les Grecs, par exemple, on avait un ensemble impressionnant de dieux, dans les cieux et sous la terre : toute la diversité de pratique religieuse grecque pour exprimer l'âme grecque. On avait également Homer et Hésiode pour lui donner forme. Il y avait aussi la vie tumultueuse de l'Italie des cités, avec son dialecte, et il y avait Dante pour l'exprimer. L'esprit de groupe est ce qui supporte la culture de par l'acte libre et la volonté libre d'un «petit nombre», à travers des actes sans cesse nouveaux et spontanés. Par conséquent, la possession «spirituelle» de la culture est une régénération et une réacquisition continues.

Quand le nationalisme devint l'expression moderne de l'amour de la patrie, il élargit l'expérience d'identité au-delà de la famille et des unités ethniques. Par les relations réciproques du milieu ethnique, et un «petit nombre» de représentants, la conscience nationale naquit et un «peuple» prit conscience de lui-même. Le comté, la région restent en tant qu'identités partagées, mais la nation inclut plus que le clan et le coin. De plus, elle prend conscience d'être une nation parmi d'autres. Avoir une identité nationale et être explicitement conscient de cette identité sont deux choses différentes. La transition d'une communauté de vie à une prise de conscience de la forme d'une communauté est de nos temps, l'«éveil» d'une conscience nationale.

La jeune Irlande, la langue gaélique et le mouvement linguistique, furent parmi les facteurs soutenant une identité irlandaise, une identité gaélique. Des efforts furent nécessaires

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 75. Il mentionne ici, et dans la note 17, p. 201-202, la relation entre la sociologie du savoir et la psychologie de développement. En particulier, Scheller liste une série de parallèles parmi lesquels on peut nommer l'élimination des «centres supérieurs» dans la genèse de «l'âme de groupe» et des sociétés animales, et celui entre la formation immédiate de la psyché de masse dans une civilisation, et la direction psychique durable des «hordes» primitives.

parce que l'ordre culturel et par conséquent l'identité, devenaient problématiques. Le renouveau de la langue, la politique et la guerre, jouèrent tous un rôle dans la conception de la sauvegarde de l'identité nationale. En 1916, une insurrection, rassemblant les idéaux nationaux et culturels, prit place. Bien qu'ayant initialement échoué, elle mena éventuellement au renversement du statut colonial de l'Irlande.

Identité dans la nouvelle société

Après le soulèvement, et la période allant de 1920 à 1940, il faut remarquer que la libération politique ne fut pas synonyme d'acquisition d'objectifs culturels irlandais. Car l'état peut protéger une culture, mais il est incapable d'en produire une. Il faut également remarquer qu'après 1960, la croissance du R.N.B. en Irlande ne favorisa pas cet objectif. La culture et l'identité représentent des valeurs irréductibles, apparentées à l'économie et l'état, mais n'y trouvant pas leur principe créateur.

Pour certains, le nationalisme irlandais est réalisé par la place de l'Irlande parmi les nations, et par ses activités sur la «scène mondiale». Son héritage et ses traditions sont de facto l'identité de la nation et aussi l'évidence de sa réussite. Mais à un niveau plus profond, la souveraineté nationale de l'Irlande et sa participation dans la communauté internationale, sont fondées sur la réalité d'une communauté de vie dont la continuation est problématique, et dont les crises sociales sont en partie le résultat de sa réussite.

L'Irlande du vingtième siècle peut revendiquer une tradition libérale, gaélique, et anglo-irlandaise. La tradition libérale rivalise cependant avec les identités nationales. Le défi qui s'adresse à l'identité nationale ne vient pas, comme dans le passé, du statut de subjugation d'un peuple conquis. La dichotomie originale d'une Irlande gaélique et anglicisée est supplantée, puisque toutes les deux ont reconnu une identité pré-déterminée, c'est-à-dire communale, qui est essentiellement partageable et communicable. Il existe, à sa place, la division entre la solidarité des communautés de vie, avec leurs identités traditionnelles, et la société individualiste libérale, où l'individu établit sa propre

identité. En rejetant les unités sociales autres que l'individu comme base pour la société, elle a rendu possible une société de masse. Et dans cette société, par définition, l'identité traditionnelle est réduite ou perdue. C'est la révolution de l'individualisme libéral.

Durant les deux dernières décades, il y a eu des déclarations, de nature personnelle ou basées sur des études sociologiques, affirmant que dans certaines parties de l'Irlande, les valeurs familiales n'existaient plus. Ou que, au contraire, malgré les changements manifestes en Irlande rurale, la nature immuable de la vie à la campagne irlandaise se maintenait. Au minimum, les identités locales, cantonales et régionales subissent de grands changements. Il y a également des indications d'une division au sujet de la continuité de l'identité traditionnelle. Tout le monde ne croit peut-être pas qu'elle se soit maintenue. La transformation historique et sociale de l'Irlande offre des signes que la culture et l'identité traditionnelle ont été «brisées».

Dans le contexte d'une société de plus en plus urbaine, une identité traditionnelle rencontrera des tensions entre les valeurs formant une partie de la solidarité de la communauté de vie, et celles qui sont dominantes dans la société de masse. Les marchés, plutôt que l'histoire, sont l'origine et la limite de la culture de la société de masse. Dans ce sens, c'est en fait une contre-culture. Les valeurs vont du revenu par personne à la conservation de la mémoire historique d'un peuple et ont, entre elles, un ordre d'importance. Cependant, même avant 1916, une grande partie de la population irlandaise n'était pas attachée aux idéaux ou valeurs d'un nationalisme culturel. De plus, les avantages auxquels on pouvait s'attendre en passant des accords commerciaux et en saisissant les occasions d'investir, renfermaient plus de promesses pour une population croissante et ses besoins humains de base. En fait, la transition d'une «âme nationale» à une «âme de masse» précéda le nationalisme culturel, et provoqua des efforts pour redonner de la vitalité à la culture traditionnelle.

L'«âme de masse» s'engage à réorganiser l'ordre économique et social. Elle a moins de rapports avec «hier»,

avec son héritage, et plus de rapports avec ce qu'elle peut devenir; et son identité n'est pas considérée comme socialement déterminante, mais comme un choix. Parmi le «petit nombre» de ceux pour qui la culture est une réacquisition et une régénération ininterrompue, la polarité du nationalisme et de l'internationalisme est évitée. Le nationalisme reconnaissait un ordre unique de culture et de valeurs. Mais le penchant du nationalisme irlandais vers l'individualisme libéral, rendit absolus la souveraineté de l'état et l'ordre culturel particulier. Par conséquent, le nationalisme est considéré comme intolérant. L'autre alternative est celle d'une société de masse et de cosmopolitisme. Les sociétés de masse ont bien sûr des identités nationales; identités qui sont liées à l'autorité de l'état, à la capacité productrice de l'économie et à la monnaie nationale, dans ce qui devient une communauté d'intérêts personnels et d'égotisme éclairé. Une telle identité n'est essentiellement pas partageable et communicable, mais individualisante et compétitive. C'est cet ordre profondément anti-social qui est le cadre des «loyautés» cosmopolites.

* L'Irlande utilitaire et «éduquée» (et la quasi-classe de technocrates) est en train d'élever une protestation révolutionnaire contre les traditions, les institutions et les coutumes, considérées comme obstacles à l'augmentation du bonheur sensuel individuel. Puisque la famille est une de ces institutions, et puisqu'en elle l'identité est stimulée, la vie ethnico-culturelle est diminuée, ainsi que la base pour toute identité culturelle non développée par Irlande & Co. L'Irlande devient une société de plus en plus utilitaire. Dans ce genre de société, la jouissance du plaisir est la signification de la civilisation. Ce n'est pas tant l'identité d'un peuple en particulier qui est ébranlée; mais la validité de toute identité ne peut être réduite à celle d'un objet matériel. Du point de vue individualiste libéral, il n'y a rien dans les relations humaines qui ne provienne du choix individuel. Et ce qui a été choisi peut être changé. Dans cette idéologie, les valeurs communales sont considérées comme la somme résultant de l'addition des valeurs des individus. Même les formes objectives de vie sociale sont

mesurées d'après les standards de bonheur individuel, comme dans le cas de la famille et sont donc sujettes à des «réformes».

Par conséquent, l'héritage du nationalisme est devenu un problème. Pour certains, la transmission de la culture est reconnue et son continuum est la source de l'identité. Certains éléments de la renaissance culturelle irlandaise, ainsi que toute «réforme», dépendent de l'authentique possibilité de cette transmission. Le nationalisme culturel la supporte. Sans une reconnaissance de la transmission «spirituelle» de la culture, il n'y a pas d'authentique «re-connaissance» du passé dans le présent. L'historiographie elle-même serait compromise.

Au cas où la transmission de la culture n'est pas reconnue, le continuum culturel est considéré comme «brisé». Il y a alors la difficulté qu'une «distance» s'insère entre les représentants personnels de la transmission «spirituelle» de la culture, et la communauté de vie. Le résultat est que «l'âme nationale» et l'esprit de groupe se séparent. Les gens représentant l'héritage d'une communauté ne sont plus des modèles, mais sont remplacés par quelques personnes qui représentent le mieux la société de masse et ses idéaux. La solidarité de la communauté de vie continue peut-être, mais en tant que milieu ethnique dont le «mode de vie» a peu de moyens de se célébrer. Sans de tels moyens, la vie traditionnelle est fort réduite. Donc, la société de masse accroît sa domination, renversant l'ordre ethnico-culturel. Le renversement de cet ordre converge sur les moyens de plus en plus avancés de la technologie, en production et dans la «professionalisation» de la vie, subordonnant ainsi l'ordre ethnico-culturel -ainsi que ses valeurs et son héritage- aux buts des études de marché et des revenus. C'est cette «utilisation» de l'ordre social et économique qui s'éloigne de la tradition. N'étant pas portés à apprécier la culture, nous négligeons d'aimer l'héritage. C'est cet échec qui sape l'identité d'une nation. Quoiqu'une culture ne résulte pas d'un plébiscite, un élément de choix est présent dans son adhésion à un héritage. Dans le mystère de l'existence d'un peuple, des choix sont faits qui réagissent sur son héritage, et sur son identité singulière et communale. Parfois aussi, les choix ne sont pas faits. Dans ces

cas, la perte d'une identité traditionnelle est possible. C'est l'éventualité d'une telle perte qui influença la décision d'une révolte armée en 1916.

Aujourd'hui l'identité nationale est établie dans un état, le drapeau tricolore, une monnaie nationale, et dans toutes les institutions et symboles de l'état-nation. Mais alors que l'identité nationale s'est implantée dans la conscience d'un peuple, elle est aussi devenue plus incertaine ; car la solidarité de la communauté de vie subit une usure. La personnalité constituée d'un peuple, même lorsqu'elle est symbolisée dans l'état-nation, fait face à sa propre dissolution. Personne ne croit que la nationalité irlandaise va disparaître dans un avenir prévisible, car l'identité traditionnelle est une qualité dynamique qui a toujours été plongée dans les changements historiques et sociaux. Cependant, à la base de ces changements existait un modèle d'évaluation qui était impulsif et affectif. Puisque les coutumes et habitudes d'une communauté de vie sont des expressions de valeurs et ont une qualité éthique, la transformation des mœurs influençant directement ces dispositions rend l'identité moins stable. Leur perturbation ou perte, comme dans le cas passé de la perte de l'ordre légal gaélique, et de celui présent de la perte de la langue, en conjonction avec l'urbanisation de la vie et son anonymat relatif, compromettent l'identité. Mais lorsqu'un peuple maintient la connaissance de son passé, et veut maîtriser les circonstances économiques et sociales de la continuation de son existence, même la transformation de la société ne mènera pas à une perte d'identité. Cela n'arrivera que lorsque ce même peuple ne confronte pas la crise. Cependant, l'effondrement des cultures pendant deux siècles modifie les valeurs. Si l'on y ajoute la crise d'identité, la question est peut-être le souci exprimé pour cette identité.

Timothy Sullivan
Cleveland, Ohio